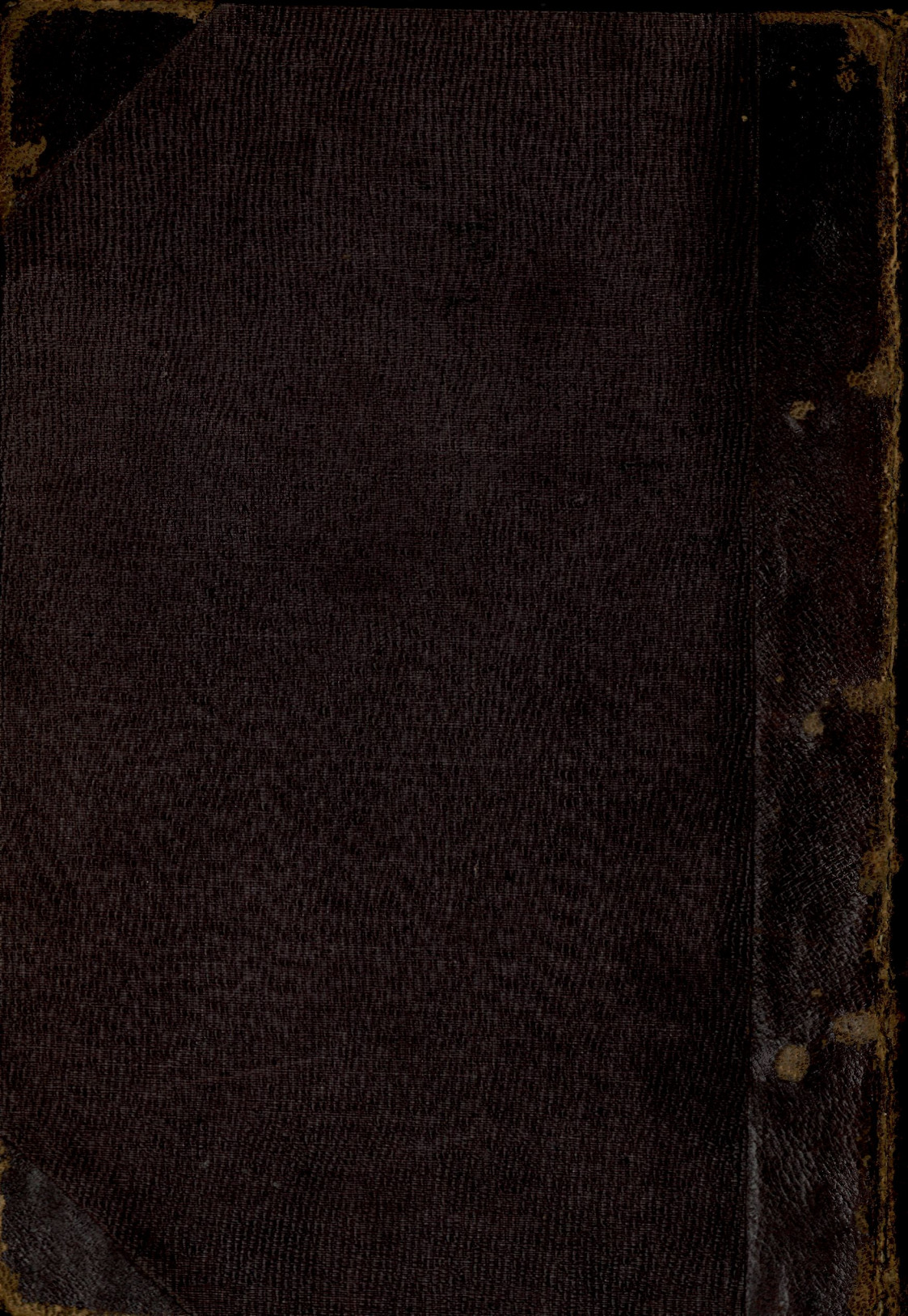


A. B. ROUTHIER

A

TRAVERS
L'ESPAGNE



11903/9

A-2659

R
138941

A TRAVERS L'ESPAGNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

	Vols.
Causeries du dimanche—in-12.....	1
A Travers l'Europe—in-8.....	2
En Canot—in 16.....	1
Les Echos (Poésies) —in-12.....	1
A Travers l'Espagne—in-8.....	1
Conférences et Discours—in-8.....	1
Les grands Drames—in-12.....	1

EN PRÉPARATION

En Cariole (poésie et prose)—in-12.....	
Introduction à l'étude du droit international public—in-12.....	1

Enregistré par l'auteur, conformément à l'Acte du Parlement du Canada, qui protège la propriété littéraire, en 1889, au bureau du ministère de l'Agriculture.

A

TRAVERS L'ESPAGNE

LETTRES DE VOYAGE

PAR

A. B. ROUTHIER



QUÉBEC

IMPRIMERIE GÉNÉRALE A. COTÉ ET C^{ie}

1889



DÉDICACE

A MONSIEUR ARTURO BALDASANO Y TOPETE

COMMANDEUR DES ORDRES D'ISABELLE LA CATHOLIQUE ET DU MÉRITE NAVAL, CHEF
D'ADMINISTRATION, CONSUL GÉNÉRAL D'ESPAGNE A QUÉBEC, etc., etc.

Je dédie ce livre, qui n'est qu'une faible expression de l'admiration que j'ai conçue pour son beau pays.

En comparant l'Espagnol aux autres peuples de l'Europe, je reconnais qu'il a su conserver mieux que les autres ses croyances, ses traditions, son vieil honneur.

Il est resté noble ; il n'a pas été atteint par la fièvre de l'agiotage ; il n'a pas appris à faire fortune, sans travailler, dans des coups de bourse qui ruinent des milliers de malheureux et qui font saigner les consciences.

A vous qui représentez dignement cette noble race au Canada, je présente ces pages modestes, espérant que vous pardonneriez à leur auteur les critiques sans amertume qu'il s'est permises, et les erreurs qu'un voyage trop rapide a dû lui faire commettre.

Québec, juin, 1889.

A. B. ROUTHIER.

AU LECTEUR

Une partie de cet ouvrage se compose de lettres publiées dans la *Minerve* pendant l'hiver de 1884. Avant de les mettre en volume, je les ai revues, corrigées et considérablement augmentées.

En outre, j'ai cru devoir y joindre des études faites depuis sur l'histoire, la littérature et le théâtre de l'Espagne.

Sans doute ce travail est encore bien incomplet ; mais j'ose espérer qu'on ne le trouvera pas sans intérêt, et qu'il contribuera à faire mieux connaître et apprécier par mes compatriotes un pays qui mérite de l'être, et avec lequel nous devrions entretenir des relations plus étroites et plus suivies.

A

TRAVERS L'ESPAGNE

I

EN MER

Départ de Québec—Les côtes de Gaspé—La télégraphie des pavillons—Comment on gouverne les navires et les peuples—Chant des matelots—Les îles Miquelon et Terre-Neuve—Les mouvements de la mer et le navire—Croquis féminins.

18 Novembre, 1883.

La neige tombait par flocons quand nous avons quitté Québec, hier, et je disais à mes amis : Dieu soit béni ! je tourne le dos à la neige et je cours vers le soleil. Mais le soleil était loin, et nous avons eu quelque peine à l'atteindre. Après nous avoir boudés toute la journée d'hier, il nous a enfin montré ce matin sa face souriante, et il a mis en fuite toute une légion de petits nuages qui se sont réfugiés au couchant. En retraitant vers le bas de l'horizon, ils se sont rangés en bon ordre comme des soldats bien disciplinés, et ils ont formé une phalange serrée que l'astre n'a pu percer.

Le navire longe les côtes de Gaspé, que la neige n'a pas encore entièrement blanchies, mais qui grisonnent

légèrement comme les vieux garçons qui manquent de teinture. Au pied des montagnes, sur les grèves solitaires, se détachent çà et là, comme des bas-reliefs ciselés, quelques pauvres villages de pêcheurs. On les voit groupés comme des bandes de goélands, tantôt au fond d'une petite baie, tantôt à l'embouchure d'une petite rivière, dont le cours dessine une profonde déchirure dans la montagne.

Un vaisseau à voiles passe à l'horizon, et nous télégraphie son nom, sa destination, presque tout un récit de voyage.

Quelle jolie invention que cette télégraphie au moyen de pavillons ! N'est-ce pas imité de la politique, où l'on parle si bien le langage des couleurs et des drapeaux ? Aussi ai-je observé à bord une pratique que les politiciens connaissent mieux encore peut-être que les matelots : c'est de ne déployer le pavillon que lorsqu'il est en haut. Pour le hisser, ils le roulent soigneusement de manière à ce qu'il puisse monter à travers les cordages et les vergues sans s'accrocher nulle part, et de telle sorte qu'on en soupçonne à peine les couleurs. Mais une fois au bout du mât le pavillon se déroule, il exhibe librement toutes ses nuances, et il flotte triomphalement.

Ne font-ils pas ainsi, les partis et les chefs politiques qui cachent leurs principes pour gravir sans obstacles les hauteurs du pouvoir, et qui ne déploient franchement leur drapeau que lorsqu'ils sont vainqueurs ?

Le couchant a changé d'aspect. Les petits nuages se sont allongés, étirés comme des écheveaux de laine de

couleurs différentes, et je ne sais quelle navette mystérieuse les tisse et les drape comme une belle étoffe à rideaux. Ils forment des zones de largeurs diverses, mais toutes horizontales, et tour à tour bleues, rosées et grises. C'est une riche tenture; mais à cette saison de l'année où le soleil ne saurait griller le teint le plus délicat, j'aimerais mieux le ciel tout bleu.

19 Novembre.

Une autre chose digne de remarque à bord, c'est que ceux qui dirigent sont à l'avant. La passerelle où se tiennent sans cesse le capitaine et ses officiers, la cabine ronde qui abrite la roue et ceux qui la tiennent occupent des postes non seulement élevés mais avancés, bien que le gouvernail qui imprime la direction, et l'hélice qui est le grand moteur, soient à l'arrière.

Le même ordre doit être observé pour bien conduire les individus et les peuples. Les vrais chefs doivent marcher en tête. C'est d'eux que l'opinion publique, qui est le gouvernail, et le peuple qui est la force motrice, doivent recevoir la direction. S'ils laissaient le peuple faire tout ce qu'il veut, et courir où il lui plaît, sans lui indiquer la route à suivre, nous aurions le spectacle d'un navire sans pilote, obéissant à la fois à l'hélice et aux caprices de la mer et du vent.

Les matelots hissent les voiles et chantent un air mélancolique que je trouve délicieux. Que de charmes dans la vie du marin, mais aussi que de tristesses ! Les chants de la terre sont plus généralement gais ; ceux

de la mer semblent imprégnés d'une espèce de nostalgie. Les marins ont beau aimer la mer ; ils sentent que ce n'est pas la patrie, et quand leurs yeux sont perdus sur l'immensité, c'est au-delà des mers qu'ils regardent. Mais quand la tempête vient les assaillir ils oublient la terre et la mer, et c'est vers le ciel qu'ils élèvent leurs regards.

C'est pourquoi le rythme mineur domine dans toutes leurs chansons. Atômes perdus entre deux abîmes, ils sont envahis par une vague mélancolie dont ils n'ont pas conscience, mais qui n'en est pas moins invincible et perpétuelle.

Nous avons perdu de vue la terre et nous la regrettons déjà, lorsqu'elle nous est apparue de nouveau sur notre gauche. Ce sont la grande Miquelon, la petite Miquelon et Saint-Pierre, rangés sur une même ligne. On les prendrait de loin pour des baleines énormes nageant à la surface de la mer, et se dirigeant à la file vers les rives canadiennes. De près, ce sont plutôt des navires, chargés de Français, qui venaient nous rejoindre, et qui se sont échoués à l'entrée de notre golfe. En souvenir de Jacques Cartier, on devrait les appeler la grande Hermine, la petite Hermine et l'Emérillon.

Plus loin, Terre-Neuve se cache dans les brumes éternelles. Que ce pays semble désolé ! Je m'étonne que tant de brouillards et de tempêtes n'aient pas encore submergé cette île mystérieuse ; mais je ne m'étonne pas que l'on vante tant ses chiens, car si j'en juge par les apparences, c'est un pays de chiens et un " chien de pays. "

Cela me rappelle qu'un jour j'ai rencontré à bord d'un *steamer* un jeune Canadien revenant des Etats-Unis, tout-à-fait *yankéfié*, et accompagné d'un joli chien de Terre-neuve.

— Quel beau *terreneuve* vous avez-là, lui dis-je.

— Ce n'est pas un *terreneuve*, répondit-il, c'est un *newfoundland*.

— Ah ! j'avais cru.....

— Non, monsieur.

Je racontai la chose à plusieurs passagers, et ils s'amuserent à le féliciter tour-à-tour sur son *terreneuve*. Mais le jeune homme leur répondait impertubablement : “ Pardon, monsieur, c'est un *newfoundland*. ”

En nous éloignant des côtes, sur les bancs toujours brumeux nous rencontrons quelques goëlettes de pêcheurs, et des troupes de goélands. Cela me remet en mémoire une chanson que Turquety met dans la bouche des jeunes filles bretonnes vivant au bord de la mer :

Goélands, goélands !
Ramenez-nous nos amants.

Il y a de ces oiseaux de mer qui nous suivent toute la traversée, planant au-dessus de la vague, le col tendu, et attendant leur nourriture. Aussitôt que les cuisiniers du vaisseau leur ont jeté la manne qu'ils guettent, ils s'abattent d'un coup d'aile et sauvent leur diner du naufrage. Leur voracité a de quoi se satisfaire, et ils font la noce, sans craindre le mal de mer.

20 Novembre.

Il n'y a pas un fil de vent, et le brouillard nous enveloppe. Le roulis se fait sentir et les victimes du mal de mer qui gémissent dans leurs cabines s'imaginent qu'il fait un grand vent. Est-ce une tempête ? demandent-elles avec anxiété.

Eh ! bien non ; mais la mer est perpétuellement en mouvement, sans cause apparente. Elle soupire comme un cœur qui souffre, et son sein se soulève en exhalant une plainte.

O mer ! pourquoi souffres-tu ? Dis-moi le secret de ta douleur. Est-ce le regret d'avoir englouti des milliers de mes semblables ? Est-ce une expiation de tes nombreux homicides ? Est-ce la peine du talion que tu subis pour les cœurs que tu as brisés, et pour les larmes que tu as fait répandre ? Alors, souffre, misérable, car tu l'as bien mérité.

Mais non, ce n'est pas cela. La mer souffre, avec toute la nature, parce que l'homme souffre. La douleur est le lien commun qui unit tous les êtres, et l'on dirait qu'une mutuelle sympathie rapproche l'homme et la mer. C'est en vain qu'il résiste à cette sensation mystérieuse la première fois qu'il se livre à ses mouvements. Quand elle s'agite il ne peut rester calme, et quand elle se soulève il se sent le cœur gonflé.

Si les femmes sont plus sensibles que les hommes à cette mobilité malsaine de la mer, c'est qu'elles sont naturellement plus sympathiques. Est-ce parce qu'elles ont plus de cœur que nous, ou parce que leurs cœurs sont plus faibles ? Voilà un problème que je ne veux pas résoudre.